

Histoire de la philosophie

29 Francis Bacon

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Très bien, commençons, voulez-vous ? Voyons voir, je crois que j'ai déjà... Je vous ai attribué pour cette semaine les lectures suivantes : « Bacon et Hobbes » et un résumé de l'œuvre de Hobbes. Ce matin et cet après-midi, je souhaite que nous nous concentrions sur le bacon, et si nous avons le temps, nous aborderons quelques notions introductives sur Hobbes. Mais pour commencer, permettez-moi de rappeler ce que nous avons vu la dernière fois.

Autrement dit, l'histoire de la philosophie moderne peut être schématisée à l'intersection de deux courants de pensée. D'une part, la philosophie britannique, une tradition empiriste ; d'autre part, la philosophie continentale, une tradition rationaliste. Ces deux traditions représentent l'extension à tous les domaines de la recherche des méthodes scientifiques inductives alors proposées, et d'autre part, la méthode mathématique déductive que Descartes s'apprête à proposer.

Nous allons donc retracer l'évolution de ces deux courants, en commençant par le courant britannique avec Francis Bacon et Thomas Hobbes, dans l'Angleterre du XVII^e siècle. Francis Bacon, tout d'abord, nous éclaire sur son objectif et sa méthode. Son but général transparaît clairement dans ses écrits.

On le retrouve dans une grande partie des ouvrages secondaires consacrés à Bacon. Cependant, il est rarement abordé dans les chapitres courts que l'on trouve dans les manuels comme celui de Stumpf. Il est néanmoins particulièrement intéressant si l'on cherche à retracer l'évolution des conceptions du monde du Moyen Âge à l'époque moderne.

Bien que Bacon, tout aussi sincèrement chrétien que les hommes du Moyen Âge, aborde la question d'une manière sensiblement différente. Sa mère était une puritaine de confession réformée, et l'on retrouve l'influence de cette influence dans sa pensée et dans son objectif global.

Il fait référence à plusieurs reprises au prétendu mandat culturel des premiers chapitres de la Genèse : le mandat donné à Adam et Ève de peupler, de soumettre, d'exercer leur domination, leur intendance, etc. Et il déplore que l'humanité, loin d'accomplir ce mandat, s'en détourne.

Il est de notre responsabilité de recouvrer l'exercice de ce droit sur la nature qui appartient à l'humanité par héritage divin. Ainsi, il conçoit, comme le font souvent les penseurs réformés, la tâche de la philosophie, des sciences et de l'intellect en

termes de création, de péché et de rédemption. La Création nous a donné un mandat.

Le péché nous a détournés de notre mission. La rédemption nous y ramène. Voilà le cadre théologique dans lequel il fonde son propos.

Mais le type précis de péchés qu'il dénonce et l'espoir rédempteur particulier qu'il nourrit sont étroitement liés à la philosophie. Autrement dit, il considère les scolastiques comme parmi les principaux responsables du délit de détournement de l'humanité de sa mission culturelle. Car, selon lui, les querelles scolastiques ne contribuent en rien à enrichir la vie humaine, à transformer la société par le savoir, etc.

Au contraire, ce qu'il souhaite, au lieu de la stérilité de la philosophie aristotélicienne, comme il la qualifie et qui le répugne, c'est une approche nouvelle, une méthode nouvelle, qui nous permette de renouer avec la tâche de transformer la nature et de façonner la société humaine. Pour reprendre une autre expression, on pourrait dire que les médiévaux concevaient la philosophie comme une annexe de la théologie.

Autrement dit, la philosophie serait au service de la théologie, une discipline auxiliaire. Bacon, quant à lui, considère la philosophie non pas comme une discipline auxiliaire, une discipline au service de la théologie, mais comme une discipline au service de la société.

Œuvrer pour le bien de l'humanité, vous comprenez. Essayer de changer le monde dans lequel nous vivons. Et il précise très clairement que son idéal est une sorte d'utopie.

En effet, la fin du XVI^e siècle, l'époque élisabéthaine, était l'âge des utopies. Bacon lui-même a écrit sur une utopie scientifique dont il rêvait.

L'utopie, en somme, naît de l'application des connaissances scientifiques, de la connaissance des processus naturels, à la transformation des conditions. Et c'est cette société transformée pour laquelle il imagine chacun œuvre, qu'il nomme le royaume des cieux, le royaume de Dieu. Il s'agit donc d'un idéal utopique à motivation religieuse, caractéristique de la Renaissance.

Mais une vision où l'espoir se concrétise grâce à la science moderne. Voyez-vous, grâce à la science moderne. N'en concluons pas hâtivement qu'il pense que le savoir humain produit automatiquement de bons résultats.

Il formule quelques remarques éthiques au passage. Et il est très clair que, si, comme il le dit, le savoir est pouvoir – et c'est son adage le plus célèbre –, il souhaite que ce

pouvoir soit encadré par une éthique appropriée. Or, sans l'éthique du droit naturel ancrée dans la tradition scolastique, il ne dispose d'aucun fondement métaphysique pour une telle éthique ; celle-ci doit donc provenir, selon ses propres termes, de la vraie religion et de la droite raison, ce qui n'est autre que la pensée de Guillaume d'Ockham.

commandements divins . La droite raison, c'est la prudence qui découle de la conscience des conséquences. Vraie religion et droite raison.

Si vous avez l'anthologie avec vous (et je suppose que c'est le cas), voici la nouvelle édition, qui commence avec Bacon. Ah, vous ne l'avez pas apportée ? Bon, ce sera pour la prochaine fois.

Bon, je vois que certains d'entre vous, courageux, ont apporté des exemplaires usagés, et d'autres des exemplaires neufs. Apportez-le quand même, on en aura besoin, de l'intégralité. À la page 20, oups, j'ai apporté le mauvais mot.

L'ancienne. Puis-je emprunter la tienne, Janelle ? J'ai parlé devant un miroir. Très bien.

À la toute fin du passage de Bacon, à la page 20, voici ce qu'il déclare : « Il ne sera pas inutile de distinguer trois sortes, pour ainsi dire, de degrés d'ambition chez l'homme. Le premier est celui de ceux qui désirent étendre leur pouvoir dans leur pays d'origine. »

Voilà le genre d'égoïste. Lequel est vulgaire et dégénéré ? Il n'est donc pas un égoïste éthique. Le second est celui de ceux qui œuvrent à étendre la puissance de leur pays et son influence sur les hommes.

Voilà qui est assurément plus digne, même si la convoitise n'en est pas moins présente. C'est de l'égoïsme d'entreprise. Intéressant pour un écrivain de l'époque d'Élisabeth, si l'on connaît l'histoire anglaise, vous le voyez.

Mais si un homme s'efforçait d'établir et d'étendre la puissance et la domination de l'humanité sur l'univers, son ambition, si l'on peut parler d'ambition, serait sans aucun doute plus saine et plus noble que les deux autres. Et cette puissance de l'humanité sur l'univers, c'est la domination sur la création. Voilà donc le mobile de Bacon.

Vous avez peut-être déjà lu ou entendu dire que cette approche baconienne aurait donné carte blanche à la science moderne pour exploiter la nature, dominer les ressources et l'environnement à notre profit, au point que l'on impute parfois les problèmes environnementaux actuels à Francis Bacon. Or, à mon avis, accuser Bacon sans tenir compte du contexte de sa pensée est une accusation hâtive. Car il apparaît

clairement, à la lecture attentive de ses écrits, qu'il ne conçoit pas cela comme une domination, mais comme une gestion responsable, conforme aux principes du royaume de Dieu.

C'est donc très différent. Cela ne veut pas dire que l'influence baconienne n'a pas donné de leçons, mais ce n'était pas Bacon lui-même. C'était la façon dont ses écrits ont été interprétés hors de leur contexte.

Alors, quelle méthode a-t-il en tête ? Quel type de connaissance permet de maîtriser les processus naturels ? La réponse est évidemment : la connaissance des processus naturels. Une connaissance des processus naturels. Et sa formulation peut induire en erreur si l'on ne saisit pas la subtilité du vocabulaire employé.

Car, d'une part, il a rejeté toute métaphysique des formes. Autrement dit, il n'est pas réaliste au sens médiéval des universaux réels. Il rejette toute forme métaphysique.

S'il existe des causes finales, c'est-à-dire des finalités à l'œuvre dans la nature, eh bien, il faudra laisser cela aux théologiens. Ce n'est pas accessible par des moyens rationnels, par des moyens empiriques. Aussi, au lieu de recourir à des formes métaphysiques, il se tourne-t-il vers une science empirique, une science empirique qui vise à découvrir ces formes.

Et si l'on n'y prend pas garde, on pourrait confondre le second sens du mot « formes » avec le premier, ce qui est erroné. Le second sens désigne simplement la régularité du déroulement des processus naturels. Autrement dit, lorsque A est systématiquement suivi de B, on observe ce type de comportement dans les processus naturels, et l'auteur recherche une méthode permettant d'accéder à cette régularité.

La forme concerne des processus entièrement dus à l'action des forces physiques dans le monde matériel. Et le philosophe qu'il cite avec le plus d'éloges à cet égard est, comme on pouvait s'y attendre avec l'essor de la science mécaniste, Démocrite, l'atomiste grec, pour qui tout était compris en termes de matière et de mouvement, même si, à son époque, le scientifique le plus important était sans aucun doute Galilée, qui pensait dans une perspective similaire à celle de Démocrite. Tel est donc son propos.

Sa méthode, une science empirique des formes, est ce qui, comme nous le verrons, le pousse à développer des méthodes inductives appropriées, une logique inductive, plutôt que déductive. Ajoutons que, dans sa critique du raisonnement déductif, il sous-estime la portée des syllogismes. Le problème ne réside pas dans le processus d'inférence propre aux syllogismes.

Le problème ne réside pas dans les lois de la logique. Il est bien trop intelligent pour cela. Le problème, c'est de trouver des prémisses.

Or, c'est précisément le problème qu'Aristote a mis le doigt sur, vous vous en souvenez, dans cette longue introduction des Seconds Analytiques. D'où proviennent les premiers principes nécessaires à la démonstration ? Platon avait répondu par la dialectique. Aristote pose le problème de la régression à l'infini des premiers principes, ou d'un raisonnement circulaire sur les premiers principes, et aboutit finalement à l'idée que nous sommes capables d'abstraire intuitivement le premier principe, la forme de l'espèce, à partir de l'expérience cumulative que nous avons de toute une espèce.

Or, c'est précisément ce processus d'abstraction intuitive que Bacon désapprouve. Il évoque notamment des concepts mal et hâtivement abstraits qui rendent le raisonnement syllogistique inefficace. Il cite en exemple l'abstraction des formes à partir des espèces chez Aristote.

Il y porte peu de respect. Or, le plus intéressant est que, si Aristote nommait ce processus induction (par induction, nous connaissons les formes), Bacon l'appelle également induction (par induction, nous connaissons les formes).

Mais puisque l'induction des formes au premier sens, celui d'Aristote, c'est-à-dire l'induction par abstraction intuitive, est inexacte, insuffisante et imprécise, il est clair qu'il recherchait une autre méthode inductive pour appréhender les formes au second sens. Il faut donc être attentif au vocabulaire. Je pense que cela relève de son art littéraire, et il est véritablement une figure littéraire de la Renaissance.

Mais cela fait partie de son art littéraire, voyez-vous, qu'il parle de formes, d'induction comme méthode de connaissance des formes ; c'est du langage aristotélicien, mais pas des concepts aristotéliciens. Il change, il change les objets de la connaissance et change les méthodes de connaissance. C'est par la nouvelle méthode de ce nouvel objet de connaissance que l'on connaît le pouvoir.

La connaissance acquise par les méthodes traditionnelles et à partir des objets de connaissance anciens ne confère pas, selon lui, de pouvoir sur la nature. Il aspire donc à une science empirique étudiant les forces à l'œuvre dans le monde matériel. La connaissance, dès lors, n'a qu'une valeur instrumentale.

Il ne recherche pas la vérité pour elle-même, la compréhension pour elle-même. Il ne conçoit pas le chemin de la vérité comme l'échelle menant à la contemplation de Dieu, comme le faisaient les médiévaux. Il ne conçoit pas le chemin de la vérité comme la voie vers la contemplation de Dieu, la contemplation des formes, l'élévation jusqu'à la contemplation de la forme de toutes les formes, le Bien, voyez-vous.

Non, ce n'est pas sa hiérarchie des êtres. Ce n'est pas sa vision du monde. Il voit Dieu comme créateur, mais notre responsabilité envers la nature est ce mandat de création, celui de la dominer pour le bien du royaume de Dieu.

Maintenant, si vous gardez cela à l'esprit, permettez-moi d'ajouter un autre élément de contexte historique, plus prospectif. Il n'y a en réalité que deux ou trois thèmes clés associés à Bacon qu'il nous faut maîtriser. L'un d'eux est assurément sa conception de l'induction.

La seconde est que le savoir est un pouvoir en relation avec le pouvoir sur la nature, le mandat de la création. Mais la troisième est l'hypothèse que ce type de savoir scientifique puisse être entièrement objectif. L'idée que le savoir scientifique puisse être entièrement objectif.

L'idée est que la science nous éclaire sur la réalité, non pas le réalisme des universaux, mais le réalisme de la connaissance scientifique. C'est cette idée qu'il transmet aux Lumières, et elle s'exprime avec le plus de force et d'influence dans le réalisme écossais du XVIII^e siècle, où les références sont constantes, tant chez des figures comme Thomas Reid, le réaliste écossais que nous rencontrerons plus loin, que dans les écrits récents sur le réalisme écossais, qui connaît un regain d'intérêt depuis une dizaine d'années. Parmi ceux qui ont contribué à ce regain d'intérêt figure Mark Noll, à travers ses recherches et ses écrits sur l'histoire intellectuelle américaine.

Mais la référence constante, en lien avec le réalisme écossais, est la conception baconienne de la science. La science baconienne. C'est-à-dire une science totalement objective, une science purement empirique, une science sans présuppositions, vous comprenez.

La science, qui est la même pour tous – chrétien, juif, musulman, hindou, naturaliste convaincu –, est objective et empirique. Elle nous renseigne, comme elle le fait pour tout le monde, sur les réalités de la nature. Or, dans la tradition réaliste écossaise, on en est venu à croire que la science moderne nous offrait un socle solide de connaissances communes, permettant à une culture de développer sa propre superstructure, et notamment la théologie philosophique, l'apologétique, etc.

Et pour ceux d'entre vous qui s'intéressent à la théologie et à l'apologétique, l'influence de ce courant s'est particulièrement fait sentir aux États-Unis à Princeton, grâce à Witherspoon lorsqu'il devint président du Princeton College. Ainsi, le Princeton College et le Princeton Seminary, à eux deux, sont devenus les vecteurs de la pensée réaliste écossaise en Amérique. Le théologien presbytérien classique des années 1860, Charles Hodge, fonde toute sa théologie sur une approche baconienne, partant du principe que la science nous révèle les réalités et que, sur cette base,

nous pouvons argumenter en faveur de l'existence de Dieu, de la liberté et de la responsabilité humaines, etc.

Et cela a eu une influence considérable, y compris ici à Wheaton. Prenons l'exemple de J. Oliver Buswell, le troisième président, un réaliste écossais convaincu. Philosophe et théologien, il a beaucoup écrit sur le réalisme écossais et a exercé une influence importante dans ce domaine. Lorsque j'étais étudiant ici, j'ai été initié à la philosophie à travers le prisme du réalisme écossais.

Non pas parce que j'ai étudié sous la direction du troisième président, bien que j'aie étudié sous celle d'un homme qui avait lui-même étudié sous cette direction avant d'enseigner ailleurs. Ainsi, l'influence baconienne du réalisme écossais a marqué la pensée évangélique américaine. Aujourd'hui, je crois qu'elle est beaucoup moins marquée, de façon spécifique, au sein même des évangéliques, sauf à Asbury College and Seminary, où elle constitue le courant philosophique dominant.

Le renouveau du réalisme écossais est plus présent dans l'épistémologie américaine contemporaine, chose intéressante. Il est bien plus répandu qu'auparavant. Bon, alors, trois choses à retenir sur Bacon.

D'accord. La première est une méthode inductive, qui vise à connaître les formes. La seconde est l'objectivité de la science et son influence sur la tradition réaliste écossaise.

Troisièmement, le savoir scientifique n'a qu'une valeur instrumentale, sans participer à la recherche de la vérité ni à la contemplation de Dieu. Bien. Maintenant, pour saisir l'esprit, le but et le contexte de sa pensée, il nous faut examiner plus précisément certains points.

Deux points méritent votre attention : l'aspect négatif, le côté critique de son travail, et l'aspect plus positif et constructif. Ses critiques s'adressent aux idoles, comme il les appelle. Une métaphore religieuse intéressante, une fois de plus.

Ce sont des choses que les gens acceptent sans esprit critique, comme s'il s'agissait de divinités. Ce sont des influences non scientifiques sur la pensée humaine, des influences qu'il faut exorciser, bannir. Et il identifie quatre types d'idoles : les idoles de la tribu, les idoles de la caverne, les idoles du marché et les idoles du théâtre.

Les idoles de la tribu sont liées à l'influence, peut-être inconsciente, de l'esprit humain, notamment concernant ce que nous considérons comme des principes fondamentaux, mais qui sont en réalité mal établis. Il s'agit ici de l'idée qu'il existe une connaissance enracinée dans les uniformités de la nature humaine, innée, native, à l'instar des lois naturelles, et que ces idoles de la tribu sont rejetées. Il n'existe pas de connaissance innée.

On ne peut tirer aucune conclusion fondamentale de notre connaissance de la nature humaine. Les idoles de la tribu qu'il rejette, et les extraits que vous lisez, donneront corps à ces idées. Les idoles de la caverne sont liées au tempérament individuel , c'est-à-dire à l'atmosphère personnelle que vous respirez dans votre propre caverne, et qui influence le cours de votre pensée.

C'est quelque chose dont il veut se débarrasser complètement. Il serait sans doute très surpris d'entendre ce que William James ou Friedrich Nietzsche auraient pu dire vers 1900. James, par exemple, évoque l'importance, sur le plan philosophique, d'être sensible ou rigoureux, car notre disposition psychologique influence notre philosophie. Une personne sensible est plus susceptible d'avoir une vision optimiste de la nature.

La personne intransigeante, dotée d'une vision plus déterministe et pessimiste. Ou encore Friedrich Nietzsche, qui analysait comment la volonté de puissance, cette volonté forte qui s'oppose à la volonté faible, influence les conceptions philosophiques. Dès lors, Nietzsche, partant de ce constat, déploie une psychologie raciste.

La psychologie populaire, ou psychologie des peuples, s'attache à caractériser la vision philosophique des Français, des Allemands, des Britanniques, etc., en fonction de leur mentalité et de leur tempérament. Ainsi, les idoles de la caverne sont liées au tempérament individuel ou collectif.

J'ai aperçu quelqu'un par ici. Qui était-ce ? Kristen. Je me demandais d'où venait le nom « tribu ».

Et je me demandais si la grotte était comme... un écho de Platon ? Oui, tout à fait. On est enfermés dans notre propre grotte, voyez-vous.

Et puisque le tempérament émotionnel semble en partie être produit physiquement, alors la caverne produit son propre tempérament émotionnel. Tribu, je suppose qu'il fait référence ici à l'ensemble du genre humain. À son identité.

Etc. Oui. Vous aviez donc raison de le soupçonner.

Les idoles du marché. Bien sûr, dans les villes et villages du XVII^e siècle, c'était là que tout le monde se retrouvait les jours de marché. C'était là que se propageaient tous les commérages.

C'est là que la langue a pris forme. Une langue qui véhicule toutes sortes d'idées, intentionnelles ou non , conscientes ou non . Et à cet égard, ce qu'il affirme, c'est que

l'idiome de cette langue a le pouvoir d'inculquer des croyances philosophiques qui peuvent être totalement erronées.

Si l'on considère, par exemple, qu'un nom désigne une chose, une entité, une substance, alors on attribue une réalité substantielle à tout ce qu'un nom désigne. Et songez où ce genre de raisonnement a mené des penseurs comme Platon dans leur métaphysique : à rien.

Donc, les idoles du marché. Les idoles du théâtre, oui, c'est là que nos jeux d'imagination prennent forme et acquièrent une existence propre. C'est là que notre pensée imaginative se concrétise.

Le théâtre est donc lié, en effet, à la philosophie, aux sciences, etc. Il distingue trois types de philosophie : la sophistique, la prétendue empirique et la superstitieuse. Son usage de ces termes, non pas deux, mais les trois, est regrettable.

La philosophie sophistique, dont il prend Aristote comme exemple, est au cœur de ses critiques acerbes à l'égard de l'induction aristotélicienne. Il y décrit comment des principes hâtivement abstraits peuvent compromettre la possibilité de tirer des conclusions fiables d'un raisonnement syllogistique.

La philosophie empirique désigne certaines sciences contemporaines où l'observation attentive, l'examen approfondi et le travail empirique sont insuffisants. Il fait ici référence aux travaux de Gilbert, qui ont mené des recherches rudimentaires sur le magnétisme, la magnétite, etc. La philosophie superstitieuse est une philosophie mêlée de religion.

La philosophie mêlée à la religion. Il pense notamment à des figures comme Pythagore et Platon, qui confèrent une aura religieuse à leurs travaux, faisant de leur philosophie une forme de religion mystique. Il préfère de loin Démocrite.

Vous voyez, quand on examine cet ensemble de critiques, on constate à quel point son rejet du passé est radical. J'ai évoqué vendredi la résurgence du scepticisme à la Renaissance. Scepticisme à l'égard de la philosophie passée, scepticisme dû à divers facteurs : la redécouverte de Sextus Empiricus, l'effondrement de la synthèse médiévale, le vide épistémologique laissé par la Réforme protestante, etc.

Voilà Bacon qui, vous le voyez, réaffirme ce scepticisme à l'égard de la philosophie passée, souhaitant un nouveau départ, à l'instar des Réformateurs qui sont revenus à la scriptura sola, l'Écriture seule. Bacon veut donc revenir aux seuls faits empiriques. Mais remarquez qu'il ne perçoit aucune relation active entre philosophie et religion, contrairement à ce que faisaient les médiévaux.

Il y avait une synthèse entre la quête philosophique et la quête religieuse, entre la philosophie et la théologie. Ce n'est pas le cas chez Bacon. Il ne s'agit certainement pas d'une intégration de la science et de la religion.

La seule influence de la religion sur la science est de nous expliquer pourquoi faire de la science. Pourquoi ? Eh bien, elle a une grande valeur instrumentale. Elle nous aide à accomplir ce devoir culturel, à restaurer en partie la condition humaine telle qu'elle aurait pu être, et ainsi de suite.

Ce n'est donc pas le contenu de la science qui est lié à la religion, mais simplement sa finalité. Pourquoi ? Eh bien, j'ai mentionné Galilée.

Vous voyez, Galilée a souffert de ceux qui voulaient fusionner science et religion. C'est ce qui lui a causé des ennuis. Et dans l'Angleterre de l'époque de Bacon, sous le règne d'Élisabeth I^{re}, il y avait une longue histoire de persécution religieuse.

Connaissez-vous cette période de l'histoire religieuse ? La Réforme protestante a éclaté sous le règne d'Henri VIII, qui était lui-même un fervent disciple de Luther. À sa mort, sa fille Marie, fervente catholique, devint reine. Le conflit entre catholiques et protestants commença alors.

Il y a eu une période d'interruption, pendant laquelle son fils Édouard, un jeune homme, était roi. Cela n'a pas duré longtemps. Puis vint Marie.

Puis vint Élisabeth, la protestante. Et les rôles s'inversent, vous voyez. Après Élisabeth, ce furent les Stuarts, avec Jacques I^{er} d'Écosse, catholique.

Le droit divin des rois, vous savez. Puis Charles I^{er}, qui y perdit la tête. C'était donc une époque de luttes et de persécutions religieuses.

Et il semble que ce que Bacon tenait absolument à faire, ou du moins qu'il était heureux de faire, c'était de séparer suffisamment la religion de la philosophie et des sciences afin de se prémunir contre ceux qui persécutaient les scientifiques ou les philosophes pour des raisons religieuses. Il ne voulait pas finir comme Socrate, à boire la ciguë. Enfin, on ne buvait pas de ciguë à cette époque.

Ils l'ont fait à la hache, et il y en avait plein. D'ailleurs, vous êtes déjà allé à la Tour de Londres ? Je me souviens de notre visite, nos enfants avaient six et huit ans, les cheveux très courts. Alors qu'on traversait le pont-levis pour entrer dans la Tour, je me souviens que le garde forestier, en uniforme, a posé la main sur la tête de l'un de nos enfants et a dit : « Attention à cette tête, ils en laissent partout là-dedans. »

Et c'est ainsi que Sud fut accueilli à la Tour de Londres. Oui, c'est comme ça qu'ils se débarrassaient de l'opposition. Je pense donc que Bacon avait une incitation supplémentaire à séparer la religion de la science, la religion de la philosophie, d'où l'idée d'une science subjective, d'une science présuppositionnelle.

Le seul lien entre religion et science réside dans la finalité qu'elle confère à cette dernière. Bien, cela nous amène à aborder sa méthode inductive, et plus précisément son aspect positif. Il propose ici ce qu'il appelle des tableaux, des méthodes pour organiser ses résultats, ses observations.

Vous constaterez que Stumpf en parle, je crois à la page 224. Il évoque le tableau de présence, le tableau d'absence et le tableau des degrés. Si vous êtes familier avec les méthodes inductives de John Stuart Mill au XIXe siècle, vous constaterez des correspondances avec ces éléments.

John Stuart Mill appelait cela la table d'accord, la table de différence et la table de la méthode des variations concomitantes ; il s'agit fondamentalement de la même chose. En réalité, ce sont des méthodes expérimentales très simples. Si vous cherchez à déterminer la cause d'un phénomène X et que vous constatez que ABC précède les facteurs X, Y et Z, et qu'un phénomène similaire se reproduit fréquemment, vous commencez rapidement à soupçonner, du fait de l'accord, l'existence d'une relation causale entre C et X. Logique, non ? Et si, en revanche, vous constatez que si ABC est l'antécédent de X, Y et Z, alors X est absent lorsque C est absent, la différence vous amène également à soupçonner l'existence d'un lien de causalité.

Et si vous constatez qu'en augmentant la quantité de C, vous augmentez proportionnellement la quantité de X degrés, alors, une fois de plus, cela confirme l'existence d'une relation de cause à effet. Il s'agit donc d'une méthode empirique simple. Comment obtient-on le coefficient de dilatation linéaire d'un métal ? En appliquant de la chaleur, on peut déterminer le coefficient de dilatation linéaire relatif par rapport à d'autres métaux.

C'est donc une chose assez simple. Mais remarquez comment le fait de découvrir que A est causalement lié à X vous permet d'exercer un pouvoir sur A pour produire X. Vous voyez. Et, par conséquent, un pouvoir sur la nature.

Très, très simple. Très limité du point de vue de la méthode scientifique moderne. La notion d'hypothèse y est totalement absente.

Le rôle d'une hypothèse comme incitation à l'expérimentation. Absence de notion de modèle conceptuel. Paradigmes et changements de paradigme, tels qu'on les appelle aujourd'hui.

Rien de tout cela. Des méthodes expérimentales, très simples, très directes. Mais c'est le début des méthodes scientifiques empiriques modernes, Francis Bacon.

Voyons voir. Des questions, des commentaires ? Bacon est un personnage fascinant. Il a joué un rôle important dans la vie politique britannique.

Il a été chancelier d'Angleterre, paraît-il, sous Élisabeth ? Sous Jacques Ier ? Oui, il a tenté, et manigancé, d'obtenir de hautes fonctions politiques sous Élisabeth. Il n'a obtenu que des postes mineurs, mais sous Jacques Ier, il a connu une plus grande réussite. Un personnage donc très intéressant, très fascinant.

Vous dites « philosophiquement » ? Il ne semble pas s'intéresser beaucoup à la philosophie. Il est plutôt intéressé par les sciences.

Oui. Et je pense qu'il y a deux choses à dire à ce sujet. Premièrement, à l'époque, les gens ne les considéraient pas comme différents.

Autrement dit, les sciences n'ont acquis leur statut indépendant que relativement récemment. C'est pourquoi les spécialistes de toutes les disciplines sont susceptibles de préparer un doctorat. Au XIXe siècle, la science était désignée sous le nom de philosophie naturelle.

Dans les universités britanniques, les universités américaines, et ici à Wheaton, si vous consultez d'anciens catalogues, vous verrez que la philosophie naturelle y est enseignée. On ne distingue donc pas aussi clairement les différentes disciplines.

Jusqu'au XIXe siècle, et dans certains cas plus tard. Par ailleurs, l'œuvre de Bacon revêt une réelle importance philosophique à deux égards. D'une part, elle marque les débuts de la philosophie moderne des sciences.

Autrement dit, une réflexion philosophique sur la nature des sciences. Bien. Et deuxièmement, en ce qui concerne l'évolution des visions du monde qui s'opère actuellement.

Là où il marque clairement une transition, comme Ockham incarnait la fin de l'ancien monde, Bacon représente le début du nouveau. Cela transparaît très nettement. Quel était son point de vue ? Plutôt favorable.

J'ai cherché, dans mes lectures, des références explicites à Ockham. Je n'en ai trouvé aucune dans ses écrits. Mais il est vrai qu'il ne cite pas beaucoup de monde.

Les idées d'Ockham, oui. Un historien des sciences britannique du nom de Crombie a tenté de démontrer que ces tables, ces méthodes de Bacon, avaient été anticipées, sous une forme très similaire, par Guillaume d'Ockham. Et souvenez-vous, je viens de

souligner que son argumentation en matière d'éthique était fondamentalement la même que celle d'Ockham.

Ce qui me pose question chez Bacon, c'est sa position sur les universaux, notamment son point de vue ockhamien. Autrement dit, est-il terministe, nominaliste ou conceptualiste ? Certes, il n'aborde aucune idée abstraite. Mais il ne semble pas vouloir priver les théologiens du privilège de traiter de ces idées.

S'il était nominaliste, il nierait même la possibilité pour les théologiens de traiter des idées abstraites. J'ai donc tendance à penser qu'il est plutôt conceptualiste, mais il reste très influencé par Ockham. À l'époque où il était à Cambridge – et je crois ne pas me tromper –, Ockham était très en vogue.

En fait, et je crois que j'ai une date précise, voyons voir, essayons... oui, lorsqu'il entra à Cambridge en 1577 comme étudiant, Ockham était tout à fait favorable à la scolastique. Les méthodes scolastiques étaient encore étudiées, mais elles étaient désapprouvées. Vingt-cinq ans auparavant, à Oxford, les écrits de Duns Scot avaient été brûlés publiquement en signe de rejet des méthodes et des controverses scolastiques.

C'est ce qu'ils ont fait lors d'un changement théorique. Ils ont tout brûlé. Pourquoi encombrer sa bibliothèque ? Maintenant, ils vendent les livres aux étudiants.

Alors oui, la réponse est oui, l'influence d'Ockham est bien présente. Oui, oui. Bon, vous vous souvenez que je jouais ici avec l'induction comme méthode et les formes comme objet de connaissance.

Aristote conçoit l'induction d'une certaine manière pour parvenir à la connaissance des formes, au sens qu'il lui donne. Bacon, quant à lui, en a une autre conception. C'est intéressant de constater que cela se résume à A et B, n'est-ce pas ?

La manière de connaître la méthode est donc liée à l'objet de la connaissance. Ce qui est tout à fait normal. C'était déjà le cas chez Platon.

Si les formes relèvent d'un domaine transcendant, alors vous possédez la connaissance nécessaire pour appréhender le transcendant. Et l'étude de cas empiriques ne vous sera d'aucune utilité. Vous vous engagez donc dans la dialectique pour vous détacher du particulier et vous confronter à l'abstrait.

Si les formes sont inhérentes aux particuliers, on cherche à les faire émerger. C'est le principe de l'induction abstraite chez Aristote. S'il n'existe pas de formes réelles et qu'on se contente d'étudier les particuliers en détail, de simples méthodes empiriques suffisent.

Du bacon. C'est tentant de dire ça. Et je l'avoue, quand j'ai lu Bacon pour la première fois, c'est ce que je disais.

Mais plus je lis Bacon, moins j'en suis convaincu. Peut-être parce que je suis trop sensible au pragmatisme qui se situe à l'autre extrémité du spectre. Si l'on parle du pragmatisme de Dewey, par exemple, on constate que lorsqu'on aborde son second semestre, on se réfère à son ouvrage **Reconstruction in Philosophy**.

Et je crois que c'est au premier ou au deuxième chapitre qu'il parle de Bacon. Il s'approprie la maxime de Bacon, « le savoir, c'est le pouvoir ». Il est donc très tentant de faire le lien entre les deux.

Mais les visions du monde en jeu sont totalement différentes. Voyez -vous ? Bacon est un théiste chrétien. Il conçoit la connaissance comme un mandat divin pouvant servir certains desseins en lien avec le royaume de Dieu.

Dewey est un naturaliste évolutionniste convaincu qui considère la pensée expérimentale comme le moyen de résoudre les problèmes qui menacent la survie. Vous voyez ? Deux orientations très différentes. Dewey étend sa pensée expérimentale à l'éthique.

Du bacon ? Certainement pas. À peine. Il parle de raison.

Mais il semble s'agir d'une prudence fortement influencée par les conceptions classiques. L'influence de la Renaissance est toujours présente. Et il a apparemment été, en tout cas, fortement influencé par la renaissance du platonisme.

David ? Oui. Oh oui. Oui, parce que ses méthodes permettent d'obtenir des généralisations empiriques sur la relation causale entre A et B. Entre C et X, comme dans mon exemple.

Oui. Absolument. Dan ? Bacon s'est-il senti obligé de répondre aux doutes que Platon et d'autres philosophes nourrissaient quant à la réalité du jeu, sa variabilité et la manière dont, selon eux, les sens les avaient trompés ? Il se sent obligé de répondre concernant la relativité de la perception sensorielle.

Sa réponse est que ses méthodes visent à minimiser cette relativité, en multipliant les exemples sur lesquels repose notre connaissance générale. Si vous hésitez entre une illusion et une relativité, examinez un autre cas.

La reproductibilité des observations scientifiques est cruciale. Concernant la relativité, il pense avoir des arguments à ce sujet. Je ne crois pas qu'il ait jamais défendu l'existence des corps physiques.

À moins qu'il ne s'agisse de ce qu'il appelle la philosophie superstitieuse. Dans ce cas, la contemplation d'un autre monde propre à certains néoplatoniciens, voyez-vous, serait la question en cause. Mais sa critique de cette philosophie est fondamentalement la même que celle qu'il adresse à Aristote : c'est une démarche d'une décadence répugnante, surtout lorsqu'on a pour mission d'agir sur ce monde.

Il ne s'engage donc pas dans une argumentation dialectique, disons, pour réfuter Platon. Son point de référence est toujours le commandement créateur. Et à partir de ce point de référence, il rejette plutôt qu'il ne réfute.

Vous me suivez, David ? Je suis désolé. Alors, quel était son avis sur la chute ? Eh bien, je suppose qu'il était assez semblable au vôtre. Disons simplement que c'était une mauvaise chose.

Il considère le récit de la chute comme un fait historique. Il conçoit la nature pécheresse de l'homme, à l'instar de tout penseur réformé, comme totale, en ce sens qu'elle imprègne tous les domaines de l'activité humaine. La dépravation totale ne signifie pas pour autant que tout ce que nous faisons est mauvais ou immoral en permanence.

Je me demande s'il a bien réfléchi à la chute, aux lois de la nature et à la façon dont on arrive à la science empirique. Il n'aborde pas cette possibilité. En revanche, il parle de la façon dont le désengagement humain a laissé les choses se dérégler.

Il se concentre donc sur les effets sur l'humanité et, par l'intermédiaire de l'humanité, sur la nature. Oui.